

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE
SEMEUR CANADIEN,

Journal des Connaissances Utiles

EN

POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.

Le champ c'est le monde.
Matth. XIII. 38.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT. LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville, BAS-CANADA**, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le PRIX de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire* ; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins ; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au **RÉDACTEUR**. On est instamment prié d'affranchir.

HISTOIRE.

ÉDIT DE NANTES.—SA RÉVOCATION.—LES DRAGONNADES.

(1598—1685.)

Henri IV, roi de France, attaché d'abord à la réforme, l'avait abjurée le 15 juillet 1593 ; mais, frappé des maux de l'intolérance et désireux de conserver l'affection des protestants qui avaient contribué à affermir la couronne sur sa tête, il publia le fameux édit daté de Nantes, du 13 avril 1598. Cette loi, conçue en 92 articles, assurait aux protestants le libre exercice de leur religion et leur permettait de bâtir des temples dans les lieux où l'exercice de leur culte était toléré. " Tout seigneur de fief haut justicier peut avoir plein et entier exercice de la religion prétendue réformée dans son domicile et dans ses autres maisons, pendant qu'il y demeurera seulement ; tout seigneur sans haute justice pourra admettre 30 personnes dans son préche." Il était dit encore qu'on n'enlèverait point aux protestants leurs enfants pour les faire élever dans la religion catholique, qu'ils chômeraient extérieurement les fêtes catholiques, que tous leurs livres de religion ne pourraient être imprimés ou vendus que dans des lieux où ils jouissaient de l'exercice de leur religion, qu'ils se soumettraient aux lois matrimoniales de l'église catholique, et paieraient la dime au clergé catholique, etc. Comme on le voit, la tolérance n'était pas bien grande ; mais c'était déjà un grand pas de fait dans un pays où le sang des protestants avait été versé à grands flots. Dix-sept jours après la signature de l'édit, le roi leur abandonna pour 8 ans les places de sûreté qui leur avaient été antérieurement accordées et promit de leur payer 80,000 écus par mois pour l'entretien des garnisons.

Quelque peu tolérant que fût l'édit de Nantes, il éprouva une vive résistance de la part du parlement de Paris. Il ne fut enregistré que l'année suivante. Dès-lors la religion réformée reçut en France une existence légale. Les protestants, qui faisaient alors à peu près la douzième partie de la population, avaient 780 églises, 4 académies : Montauban, Saumur, Montpellier, et Sedan ; n'ayant pas d'é-

coles élémentaires, ils étaient obligés d'envoyer leurs enfants à celles des catholiques.

Cet état de paix ne fut pas de longue durée. L'édit de Nantes, tout en incorporant les protestants à la nation, avait créé un état dans l'état. Les réformés, trop jaloux peut-être de leurs droits politiques, n'avaient pas assez en vue leur sainte vocation de bourgeois et de citoyens des ciens. Des passions, des intérêts purement terrestres souillaient leur cause. Plusieurs n'étaient plus de simples et fidèles confesseurs de l'Évangile, mais des partisans d'une république fédérative et des adversaires du gouvernement établi. Leurs places d'armes leur donnaient une position qui leur devint fatale. Dès 1615 leur assemblée générale demanda qu'on réformât le conseil du roi, qui, selon eux, avait porté quelque atteinte à leurs droits. La guerre civile se ralluma. En 1622, Louis XIII, accompagné du connétable de Luynes, marcha contre eux et leur prit quelques places. Montauban et la Rochelle, après une longue résistance, durent céder aux efforts des troupes du roi.

A l'avènement de Louis XIV, les réformés ne formaient plus un parti politique en France : leurs places avaient été démantelées ; les privilèges qui en faisaient un état dans l'état, leur avaient été retirés. Mais Louis XIV, par un édit de 1643, leur avait accordé la pleine jouissance de leur culte. Il paraît certain qu'au commencement de son règne ce prince n'avait pas l'intention d'extirper la réforme. Il voulait observer les édits de tolérance que les protestants avaient obtenus de ses prédécesseurs, récompenser ceux qui rentreraient dans le papisme, mais n'exercer envers eux aucune rigueur nouvelle. Cependant ce fut dans les conseils de Louis XIV que naquit le projet de détruire le protestantisme en France. Tous les ordres de l'état déclamaient contre les réformés. Le clergé catholique, qui s'assemblait tous les cinq ans, demandait toujours l'abolition de quelques-unes de leurs libertés. Les Jésuites employaient toutes les ressources de leurs intrigues et de leur pouvoir contre eux. On remplirait des volumes de tous les édits, arrêts du conseil du roi, donnés successivement depuis 1656 jusqu'en 1685, pour miner l'édifice de la religion réformée : démolition de temples protestants, défense aux ministres de prêcher dans plus d'un lieu, autorisation aux garçons de 14 ans

et aux filles de 12 ans de se convertir au catholicisme malgré leurs parents, interdiction aux protestants d'épouser des filles catholiques, tels furent quelques-uns des actes d'un pouvoir qui se mettait en état de guerre contre une partie de la nation. En 1663, on enleva aux protestants la moitié du fameux collège de Sedan; cette moitié fut donnée aux Jésuites qui ne tardèrent pas à envahir le tout. Les émigrations des protestants recommencèrent. En 1669, Colbert, ministre d'état, fit rendre un édit qui leur défendait, sous peine de mort, de sortir sans permission du royaume. En 1682, on décréta contre les émigrants la peine des galères perpétuelles. Enfin le 22 octobre 1685, Louis XIV révoqua l'édit de Nantes, et la France fut de nouveau arrosée du sang de ses enfants. L'édit de révocation portait défense aux réformés de s'assembler pour l'exercice de leur religion; injonction à tous les ministres qui ne voudraient pas se convertir au papisme, de sortir du royaume; ordre de baptiser et d'élever selon le rite catholique tous les enfants des protestants; défenses de sortir du royaume, eux, leurs femmes et leurs enfants sous peine des galères perpétuelles. Comme une soule d'entre eux persévéraient dans leur foi à l'Évangile, on chercha à les ramener par la force dans le giron de l'Église romaine. Des soldats, des dragons devinrent les dignes auxiliaires d'un clergé fanatique.

Voici comment se faisaient ces prétendues conversions: un évêque ou un curé se rendait, avec une troupe armée, dans les principaux lieux habités par des réformés. On rassemblait aussitôt les familles notables, surtout celles qu'on croyait les plus faciles. L'évêque les sommait de rejeter l'hérésie et de rentrer dans le sein de la religion romaine. Pour l'ordinaire un grand nombre cédaient à la frayeur ou se réservaient intérieurement de rester fidèles à la vérité, tout en feignant de renier la réforme. Les réfractaires étaient livrés aux soldats qui avaient toute licence, excepté celle de les tuer. Il est impossible de décrire tous les affreux traitements qu'ils leur faisaient subir. La plume se refuse à retracer de pareilles horreurs. Ici on leur versait de l'eau bouillante dans la bouche; ailleurs on les suspendait par les parties les plus molles et les plus sensibles du corps. "Il n'y avait point de meubles précieux ou chez les riches marchands ou chez les personnes de qualité, rapporte un écrivain, " que les dragons ne prissent plaisir à gâter. Ils ne mettaient leurs chevaux que dans des chambres de parade; ils leur faisaient litière de ballots de laine, ou de coton, ou de soie, et quelquefois, par un barbare caprice, ils se faisaient donner le plus beau lingo qu'il y eût, et des draps de toile de Hollande pour y faire coucher leurs chevaux. Ils avaient ordre de démolir les maisons des réfractaires; ce qui fut exécuté dans toutes les provinces." Si les officiers ne partageaient pas les excès de leurs soldats, du moins ils y applaudissaient. "N'est-ce pas une chose qui fait honte au nom chrétien," disait alors un philosophe célèbre, " que pendant que votre soldatesque est logée dans les maisons de ceux de la religion réformée, les gouverneurs, les intendants et les évêques tiennent table ouverte pour les officiers des troupes, où on leur rapporte, pour divertir la compagnie, tous les bons tours dont les soldats s'avisent pour faire peur à leurs hôtes et pour leur esroquer de l'argent?" Les ministres du Seigneur eurent surtout à endurer les maux les plus affreux. Traqués comme des bêtes fauves, forcés de se cacher dans les forêts, dans les cavernes, ceux qui tombaient entre les mains de leurs bourreaux étaient indignement massacrés ou traînés aux galères.—Barth.

POESIE.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
 Sous le chaume bien longtemps;
 L'humble toit, dans cinquante ans,
 Ne connaîtra plus d'autre histoire.
 Là viendront les villageois
 Dire alors à quelque vieille:
 Par des récits d'autrefois,
 Mère, abrégez-nous la veille,
 Bien, dit-on qu'il nous ait nui,
 Le peuple encor le révère;
 Oui, le révère.
 — Parlez-nous de lui, grand'mère,
 Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
 Suivi de rois il passa,
 Voilà bien longtemps de ça:
 Je venais d'entrer en ménage.
 A pied grimant le coteau,
 Où pour voir je m'étais mise,
 Il avait petit chapeau
 Avec redingote grise.
 Près de lui je me troublai.
 Il me dit; Bonjour, ma chère,
 Bonjour, ma chère.
 — Il vous a parlé, grand'mère!
 Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
 A Paris étant un jour,
 Je le vis avec sa cour:
 Il se rendait à Notre-Dame.
 Tous les cœurs étaient contents;
 On admirait son cortège.
 Chacun disait; quel beau temps!
 Le ciel toujours le protége.
 Son sourire était bien doux:
 D'un fils Dieu le rendait père,
 Le rendait père.
 — Quel beau jour pour vous, grand'mère!
 Quel beau jour pour vous!

Mais quand la pauvre Champagne
 Fut en proie aux étrangers,
 Lui, bravant tous les dangers,
 Semblait seul tenir la campagne:
 Un soir, tout comme aujourd'hui,
 J'entends frapper à la porte;
 J'ouvre: bon Dieu! c'était lui,
 Suivi d'une faible escorte.
 Il s'assoit où me voilà,
 S'écriant: Oh! quelle guerre!
 Oh! quelle guerre!
 — Il s'est assis là, grand'mère!
 Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il: et bien vite
 Je sers piquette et pain bis.
 Puis il sèche ses habits;
 Même à dormir le feu l'invite.
 Au réveil, voyant mes pleurs,
 Il me dit: bonne espérance!
 Je cours de tous ses malheurs
 Sous Paris venger la France.
 Il part; et comme un trésor
 J'ai depuis gardé son verre,
 Gardé son verre.
 — Vous l'avez encore, grand'mère!
 Vous l'avez encore!

Le voici. Mais à sa perte
 Le héros fut entraîné.

Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte ;
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : il va paraître ;
Par mer il est accouru :
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.

BERANGER.

ALLONS FAIRE FORTUNE A PARIS!

CHAPITRE VIII.

Catastrophe.

(Suite et fin.)

A peine Monsieur et Madame Germont eurent-ils lu cette lettre, à peine eurent-ils entendu le récit que Léon leur faisait d'une voix entrecoupée, qu'ils comprirent tout, comme si, pendant ces deux années, ils avaient suivi Monsieur et Madame Firmin au travers de leurs illusions et de leurs déboires.

Ce n'était pas la première fois que des existences ainsi perdues par l'ambition et l'amour-propre se déroulaient devant eux. Depuis longtemps ils connaissaient tous les chapitres de ces lamentables histoires, quo chaque année leur ramenaient avec des circonstances à peu près pareilles, avec une fin presque toujours la même.

Monsieur et Madame Germont, bien que dans l'aisance, étaient obligés de poser des limites à leurs œuvres de charité. Beaucoup d'indigents vivaient soutenus par leurs aumônes, et tout en promettant à Léon leur protection, ils lui firent comprendre que, si cette protection pouvait l'arracher momentanément aux dernières horreurs de la misère, elle ne pouvait pas l'arracher complètement à cette misère elle-même. En même temps Monsieur et Madame Germont firent goûter à Léon les consolations du christianisme le plus affectueux, ils prièrent avec lui, et ne le laissèrent partir qu'après lui avoir remis tout ce qui était propre à soulager Marie.

Dès le jour même Madame Germont alla voir les malheureux époux. Elle avait souvent visité la demeure du pauvre, mais rarement une maison aussi triste, aussi sale, aussi mal habitée, s'était présentée à ses yeux. On y entra par un corridor noir où l'air manquait, ou des ordures se montraient à chaque pas, et qui aboutissait à un escalier plus sombre, plus fétide encore ; les marches en étaient dégradées, pourries pour mieux dire ; de petites portes donnaient sur chaque pallier, et lorsqu'elles s'ouvraient, le regard se détournait avec dégoût du spectacle de désordre et de pauvreté qui s'offrait à lui.

Madame Germont parvint au cinquième étage, elle entra dans le taudis qu'habitaient Monsieur et Madame Firmin ; le poêle dans lequel brûlait le bois qu'elle avait envoyé le matin, remplissait la chambre d'une fumée épaisse ; une fenêtre pratiquée dans le plafond laissait tomber quelques rayons de lumière au milieu de cette atmosphère opaque ; une chaise, une commode vermoulue, un mauvais grabat sur le bord duquel était assise Marie à peine vêtue, voilà tout l'ameublement de ce lieu de souffrances.

— Ah ! Madame, vous êtes un ange consolateur ! s'écria Marie encore agitée par la fièvre. Vous riche, vous vous abaissez à entrer dans ce réduit infect !

Cet étonnement du pauvre, lorsqu'il reçoit une marque de bienveillance de la part des gens fortunés, affligeait toujours Madame Germont ; il lui semblait être ce qu'il est en effet : un sanglant reproche contre l'égoïsme des heureux de la terre. Si le riche faisait son devoir, s'il visitait la veuve et l'orphelin, ainsi que l'ordonne l'Évangile, son apparition dans l'habitation des malheureux exciterait la

reconnaissance de ces derniers sans doute, mais elle ne les surprendrait plus.

Madame Germont se plaça près de Marie, elle écouta son histoire où pas un mot de reproche contre Léon ne trouva place ; puis, lut quelques versets et les expliqua à voix haute. Oh ! comme ces bonnes exhortations, comme cette prière, comme ces passages de la sainte Écriture consolèrent, fortifièrent Marie. Tout cela descendait sur son pauvre cœur ainsi qu'une rosée rafraîchissante. Avoir trouvé des amis, des amis chrétiens, quelle grâce, quel signe de l'amour du Sauveur ! Aussi Marie le remerciait-elle avec ardeur ; elle éprouvait un bonheur immense à ouvrir son âme, elle avait besoin de parler de ses fautes, de la grâce de Jésus, de la confiance qu'elle mettait en ce Christ mort sur la croix pour elle ; on voyait que le Saint-Esprit finissait son œuvre bénie dans ce cœur, et l'exaltation de la fièvre prêtait une nouvelle vivacité à ses expressions.

Léon écoutait silencieusement. De grands combats se livraient en lui ; tantôt il criait avec sa conscience : " Je suis un pécheur ! " et il éprouvait une forte envie de trouver, de connaître, lui aussi, le Sauveur des hommes ; tantôt des bouffées d'orgueil montaient dans son âme et obscurcissaient pour lui la vue de son état de misère morale, celle de la toute-puissante grâce de Dieu.

Madame Germont promit de revenir. Elle revint en effet. Tout allait tristement. Le mal de Madame Firmin avait fait des progrès immenses, et Marie, faible, crachant le sang, demeurait immobile, assise ou plutôt affaissée sur une petite chaise près du poêle.

" Oh ! Madame, " s'écria-t-elle en voyant Madame Germont, " tirez-nous de Paris, faites-nous partir, Léon y consent ; et si nous tardons, je crois que nous mourrons ici " (la pauvre femme ne pensait pas dire si vrai.) " Madame, " reprit-elle après un accès de toux, " j'ai besoin de revoir ma mère... ma pauvre, ma bonne mère ! C'est elle, Madame, ce sont ses soins si tendres qui me rendront la santé... " Madame Germont ne put retenir un profond soupir. " Si Dieu le veut, " ajouta Marie avec un sourire plein d'angélique résignation. " Mais ma mère... voyez-vous, Madame, ma mère priera si ardemment le Seigneur, qu'il l'exaucera peut-être... Ma mère me pardonnera, ma mère m'ouvrira ses bras ; oh ! que je revoie son visage, que j'entende sa voix, que je respire l'air de mon pays !... " Et l'infortunée Marie retomba épuisée sans pouvoir achever.

Léon, dès les premières paroles, avait baissé la tête ; il la releva : " Oui, Madame, " dit-il, et la contraction de ses traits montrait assez quelle violence il se faisait à lui-même. " Oui, ayez pitié de nous ; faites-nous l'aumône de ce retour auprès de sa mère... Je suis un misérable, Madame, c'est moi qui ai tué ma femme ; je l'ai tuée par mon ambition... Elle travaillait, elle me nourrissait, elle passait parfois les nuits, elle ne mangeait pas, de peur de diminuer ma portion, et moi... moi je l'ai forcée à rester ici, à y rester souffrante, sans pain, sans ouvrage, dans les larmes !... Il n'y a point de pardon pour un tel crime. "

— Point de pardon, Léon ! oh ! ne blasphème pas ! Le Seigneur n'est-il pas venu chercher ce qui était perdu ? Est-il mort pour les justes ou pour les injustes ? A-t-il demandé autre chose aux hommes que de croire en lui ? Léon, oublies-tu le brigand sur la croix, oublies-tu la réponse que lui fit Jésus ?... — Madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Madame Germont, ne le croyez pas, je suis aussi coupable que lui ; comme lui j'ai été séduite par la vanité, je l'ai entraîné moi-même. Oui, Léon, nous sommes tous deux pécheurs, nous étions tous deux perdus, mais tous deux nous sommes graciés, tous deux nous serons sanctifiés, tous deux, mon bien-aimé Léon, nous aurons part à la gloire éternelle.

Après quelques instants de conversation, de lecture et de prière, Madame Germont annonça qu'elle amènerait un médecin et que, s'il le permettait, le voyage se ferait.

— Ne tardez pas, reprit Marie, nous sommes bien faibles. Avant-hier le soleil brillait, et nous, le cœur réjoui par votre visite, nous essayâmes d'aller jusqu'au marché aux fleurs pour respirer un air pur ; nous espérons que la vue de ces

belles plantes, que ces parfums si doux nous égieraient ; il y a dix minutes d'ici à la place du marché ; eh bien, Madame, nous avons mis *une heure* pour revenir. Nous pouvions à peine nous traîner, Léon me donnait le bras, mais je le soutenais plus qu'il ne me prêtait d'appui ; de temps en temps nous étions obligés de nous appuyer contre un mur. Oh ! que le secours d'une main robuste et jeune nous aurait fait de plaisir ! Hélas ! Madame ! il en passait des jeunes gens, on nous regardait, on s'arrêtait même pour voir comment nous nous tirerions d'affaire, mais personne n'a offert de nous soutenir. Léon pleurait et dévorait ses larmes, moi je priais le Seigneur de nous tendre ses bras ; il l'a fait, Madame, car nous avons pu remonter ici... mais cette épreuve nous a brisés.

Le médecin vint dans la journée, il examina les malades, secoua la tête, et dit en secret à Madame Germon que tous deux étaient atteints d'une mortelle affection de poitrine. Il ne pouvait préciser à quel degré se trouvait le mal, mais ce dont il était certain, c'est que si Monsieur et Madame Firmin ne partaient pas dans cinq ou six jours, au plus tard, le voyage deviendrait impossible.

On se hâta, on retint des places à la diligence, on fit des préparatifs de départ que la pauvreté des voyageurs rendait courts, et la veille du jour où le pauvre ménage devait quitter Paris, Madame Germon vint s'assurer que tout était en règle.

Elle frappe ; au lieu des pas de Léon, elle entend un sifflement : "entrez." Elle ouvre la porte, personne debout ; ses regards se portent vers le grabat, les deux époux y étaient couchés.

— Cela va donc plus mal... vous ne pouvez donc partir ? s'écria-t-elle avec douleur.

— Chère Madame, répondit Marie de sa douce voix, nous sommes plus faibles, voilà tout. Hier, Léon, qui descend tous les matins pour chercher notre lait, n'a pu remonter seul ; voyant qu'il tardait plus qu'à l'ordinaire, j'ai prié une voisine d'aller à son secours ; elle l'a fait, mais elle m'a dit que c'était pour la dernière fois, qu'elle ne pouvait perdre son temps à mon service, et que si je voulais qu'elle allât prendre mon lait en bas, je devais lui donner un sou chaque jour... C'est trop cher pour nous ; ce matin encore Léon a essayé de descendre, il était à peine au bas de la seconde rampe qu'une défaillance l'a saisi ; il ne remontait pas, je me suis traînée jusqu'à lui, nous sommes revenus à grand-peine, nous avons senti le frisson, et nous voilà.

Madame Germon comprit toute la gravité de la situation ; elle sentit qu'on ne pouvait pas abandonner ces pauvres êtres à eux-mêmes. Une dame de ses amies se joignit à elle pour subvenir aux dépenses qu'exigeait l'état de plus en plus alarmant de Monsieur et de Madame Firmin ; on établit auprès d'eux une garde-malade pieuse qui veillait pendant la nuit, tandis que la femme-de-chambre de Madame Germon, jeune personne dont le cœur était ouvert aux vérités de l'Évangile, les soignait durant le jour, préparait les remèdes, frottait leur lit, nettoyait leur misérable chambre.

Ah ! quelle reconnaissance remplissait alors le cœur de Marie, comme ces soins touchaient Léon ! Quand Made-moiselle Elise balayait ce pauvre taudis, affrontait la saleté, la vermine, hélas ! dont il était infesté ; lorsque, soulevant doucement la tête des malades, elle leur présentait à boire ; lorsque, les soutenant dans ses bras, elle arrangeait leur couche de douleur ; oh ! alors, Marie la suivait d'un œil humide des larmes de la gratitude, et Léon parfois serrait cette main bienfaisante en disant un *merci*, qui émuait profondément l'humble servante de Christ.

Monsieur et Madame Firmin parlaient constamment de leur voyage ; ils ne s'apercevaient pas que chaque jour on éloignait la possibilité. Madame Firmin, chez laquelle l'amour du Sauveur faisait de rapides progrès, cessa peu à peu de s'attacher à l'idée de revoir prochainement sa famille. Elise n'entretint aucune illusion chez elle ; dès que le danger lui parut imminent, elle s'efforça de diriger les pensées des malades vers cette vie éternelle, où toutes larmes seront essuyées des yeux des rachetés. Marie la comprit ; elle

parlait beaucoup de son enfant, beaucoup de sa mère, peu du retour. Léon, au contraire, se cramponnait à cet espoir avec une sorte d'opiniâtreté ; on eût dit que la réunion de Marie à sa famille dût le décharger de son péché. Il écoutait les prières d'Elise, il écoutait celles de Marie, ses citations des saintes Écritures, les douces exhortations qu'elle lui adressait ; mais ces mots : "*Tu partiras, nous irons, je te ramènerai,*" revenaient sans cesse sur ses lèvres. Pauvre Léon, nul ne pourra décrire les angoisses de son cœur ; la vérité y pénétrait en partie ; il sentait que le mal était grave, que sa Marie lui échappait peut-être ; et tout ce qu'elle avait souffert, ses veilles, sa faim, sa patience, tout se représentait à lui si vivant, si horrible, que parfois des larmes inondaient son visage. Alors la douce main de Marie venait chercher les siennes ; avec sa voix consolante, elle lui récitait quelques beaux versets des Psaumes, et du fond de son âme à lui, de son âme déchirée, mais pas encore soumise, s'élevait pourtant une prière, une prière fervente : "*Mon Dieu, aie pitié de moi, qui suis pêcheur.*"

Le médecin, depuis deux jours, avait ôté tout espoir à Madame Germon.

Un Dimanche matin, Elise vint remplacer la garde ; Marie l'appela : " Je me sens mal... plus mal," dit-elle, " priez... mais, avant, écoutez... Je vous recommande ma fille... et puis... j'ai un poids sur le cœur... je voudrais voir le docteur N... et lui demander pardon... vous lui direz qu'une pauvre mourante..."

" Mourante ! " cria Léon, " non, Dieu ne peut pas... Dieu... " Marie le regarda, il se tut ; elle n'avait presque plus la force de parler. " Mon ami... " reprit-elle avec peine, " Dieu est mon Sauveur... le tien... le tien aussi, Léon. " Puis elle retomba sur l'oreiller. Elise pria silencieusement. " A haute voix ! " murmura Marie. Elise obéit ; elle recommanda ces âmes précieuses à Jésus, à Jésus, *seul chemin, seule vérité, seule vie* ; elle demanda au Saint-Esprit, à ce *Consolateur* promis, de les soutenir dans le dernier combat... Un soupir se fit entendre... Marie n'était plus. Ses mains restaient jointes ; un sourire de bonheur semblait avoir entr'ouvert ses lèvres. " ... Vous vous arrêtez," balbutia Léon, en regardant Elise avec une sorte d'effroi. Elle ne put répondre ; il se tourna vers Marie, prit ses mains, la contempla sans parole, comme égaré, puis il se cacha la tête sous les couvertures, et l'on n'entendit plus que des sanglots convulsifs.

Oh ! misère ! là, côte à côte, sur la même couche, l'une expirée, l'autre près de rendre le dernier soupir !

Deux heures s'écoulèrent avant qu'on pût trouver un lit pour déposer ce pauvre corps, deux heures pendant lesquelles le demeurant de Léon désespéré.

C'était là le grand coup qui devait briser la dureté de son cœur. Quand il vit cette immobilité, ce sourire ; quand il appela sa douce Marie et qu'elle ne lui répondit plus, ses remords, qui l'avaient déchiré, mais non pas humilié jusqu'au fond de l'âme, ses remords se jetèrent presque sans vie au pied de la croix. Il n'avait pas encore la force de regarder au Sauveur, mais Elise et Madame Germon ne cessèrent d'appeler le Seigneur à son aide, jusqu'à ce qu'il l'eût pris dans ses bras.

Tous les préparatifs se firent sous les yeux de Léon. Pas un voisin n'eût voulu prêter un petit coin de son appartement pour y déposer les restes de Marie ; d'ailleurs, ils n'y eussent peut-être pas été entourés du respect qu'on leur devait. Deux jours ce corps demeura dans la même chambre, puis on apporta le cercueil, et Léon, avec des larmes qui inondaient ses joues enflammées par la fièvre, vit partir la mortelle dépouille de sa compagne bien-aimée.

Son état empirait rapidement. Elise redoublait de soins, de prières ; par moments on eût dit que Léon saisissait les promesses de Jésus, par moments qu'il les laissait échapper. Dans son délire, il demandait sa fille, le vivant souvenir de sa Marie... puis il croyait guérir et s'informait de la place où reposait sa compagne.

Sur ces entrefaites, la nourrice de la petite Firmin, qui depuis longtemps ne recevait plus de paiement, arrivait à Paris, et, à force de recherches, parvenait à trouver la demeure de Léon. C'était à l'instant même où il parlait de

son enfant que cette femme entra, portant la pauvre petite. Léon la reçut dans ses bras amaigris, il couvrit ce frais visage de ses baisers. "Vois-tu," disait-il à son enfant effrayée qui cherchait des yeux la nourrice, "vois-tu, nous irons ensemble sur la tombe de ta mère, nous prierons là, je te ramènerai à Sauverterre, je ne t'abandonnerai pas; va, je ne te ferai pas mourir de faim, toi..."

Le dernier jour arriva; Léon parut se calmer. Plusieurs fois pendant la nuit il demanda qu'on lui lût les saintes Ecritures et qu'on priât. La garde-malade qui veillait près de lui, raconta que ses mains étaient constamment jointes. Vers six heures du matin sa tête s'embarrassa, l'agonie s'empara de lui, et il venait d'expirer lorsqu'Elise entra.

Cette chambre, qui avait vu partir le corps de Marie, vit encore les mêmes scènes, le même départ; à *trois jours de distance*.

Monsieur et Madame Germont assistèrent à la dernière cérémonie. On descendit le cercueil, et dans la maison, les gens qui, trois jours auparavant, avaient curieusement regardé cette bière emportée par deux hommes, sortirent encore sur le seuil de leurs portes pour suivre du même regard indifférent le même solennel spectacle. La curiosité satisfaite, chacun rentra chez soi; personne ne parut comprendre que dans cet événement, il y avait un avertissement pour tous, et que la mort des habitants de la chambrette était un message de l'Eternel aux vivants, qui restaient dans la maison.

On renvoya la petite Firmin à sa grand'mère. Nous ne décrirons pas les souffrances morales de Madame Mandar; *ses cheveux blancs descendirent avec douleur au sépulchre*.

Quant à la pauvre petite fille, elle ne survécut que d'une année à ses parents. Mise au monde par une mère déjà gravement malade, ayant sucé un lait qu'altéraient les souffrances de celle-ci, elle avait en elle des germes funestes qui se développèrent vite et qui l'emportèrent.

LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 11 SEPTEMBRE 1851.

Une des œuvres du Chrétien.

Si par l'Esprit vous mortifiez les actions du corps, vous vivrez.

Rom. VIII, 13.

Si le péché est déjà une mort ici-bas, la sainteté est une vie, la sainteté est la vraie vie. Mais cette vie ne s'acquiert et ne se développe qu'aux dépens de notre nature pécheresse. Il faut mortifier ou mettre à mort les actions du corps.

Ceci nous donne une idée de la tâche immense du chrétien, qui a pris au sérieux l'œuvre de la sanctification et qui cherche à l'accomplir.

La conversion est sans doute la première chose; c'est le premier changement qui s'opère dans le cœur de l'homme. Mais ce n'est que le commencement de la vie nouvelle du racheté. Par le retour à Dieu, l'homme, d'esclave du prince des ténèbres, devient soldat de Jésus-Christ. Mais son enrôlement sous cet étendard n'est que l'entrée dans cette vie de lutttes et de combats à laquelle il est appelé.

Le péché dans notre cœur est comme un feu mal éteint, qui cherche toujours à prendre, sous le souffle du monde et sous les influences de Satan qui nous entourent. De là la nécessité d'une vigilance continuelle sur nous-mêmes et d'un effort constant pour tenir en échec les restes du péché qui sommeillent au dedans de nos cœurs, et même pour les détruire. C'est là la tâche de tous les jours. Bien plus, c'est l'œuvre de chaque instant. Et c'est parce qu'on oublie cette grande vérité qu'il y a tant de chutes, tant d'in-

conséquences, tant de misères spirituelles parmi ceux qui professent le christianisme. On s'imagine parce qu'on a triomphé de quelques-uns de nos ennemis spirituels, qu'il n'y a rien à craindre, que le combat est fini et que la victoire nous appartient. Puis surviennent les tentations et l'on se trouve pris au dépourvu, et l'on tombe dans les pièges que nous a tendus l'ennemi.

L'apôtre Pierre nous fait comprendre les dangers auxquels nous sommes exposés, lorsqu'il nous dit que le diable, notre adversaire, tourne autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Certes, c'est une image qui nous représente, sous un jour terrible, l'ennemi contre lequel nous avons à combattre, et qui doit nous porter à nous munir de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir résister au mauvais jour, et après avoir tout surmonté, demeurer fermes et inébranlables.

Une étrange espèce de Pénitences.

Chacun sait qu'au nombre des pénitences, que les prêtres de l'Eglise romaine imposent à leurs paroissiens, se trouvent des prières. Oui, pour les punir, pour leur faire expier leurs péchés, ils leur ordonnent de *prier* Dieu. Quelle étrange confusion! Est-il possible que des hommes, qui sont appelés à instruire les autres dans les choses de la religion, comprennent si peu la nature de la prière? Nous aurions de la peine à le croire, si nous n'étions constamment témoins de faits, qui prouvent surabondamment que telle est bien l'ignorance des membres du clergé à ce sujet.

La prière pour pénitence! Mais comment cela? La prière est, ce nous semble, un des plus précieux privilèges du chrétien. C'est sa vie ou, comme on l'a dit avec bonheur, son souffle. Que peut-il y avoir, en effet, de plus agréable, pour celui qui se réclame du nom du Sauveur, que de s'approcher par la prière de son Père céleste, lui rendre grâces de tous ses bienfaits et lui exposer ses besoins en simplicité de cœur?

Mais on méconnaît ce caractère sacré de la prière, et d'un privilège si doux, si grand on fait une tâche, une corvée, en un mot une pénitence; et de même que dans certaines écoles on donne à un élève des vers à réciter en punition de sa paresse ou de sa négligence, de même le confesseur impose aux pénitents, agenouillés à ses pieds, la récitation de tant d'*ave Maria*, de *Notre Père*, ou de telles ou telles litanies.

Cette pratique, nous ne craignons pas de l'affirmer, est contraire à l'Evangile et même au bon sens, et n'est propre qu'à abaisser et avilir la prière. C'est le moyen d'inspirer aux fidèles de la répugnance et du dégoût pour ce qui devrait avoir pour eux le plus d'attraits et de charmes.

LES JÉSUITES.—François Borgia, troisième général des Jésuites, disait: nous nous glissons comme des agneaux; nous gouvernons comme des loups, nous serons chassés comme des chiens, mais nous reviendrons comme des aigles.

Partout où le jésuitisme s'implante, dit Gioberti, il brûle les cœurs ou les dessèche, devient l'ennemi des nationalités, des saines croyances chrétiennes et se constitue l'allié naturel et nécessaire de tous les despotes.

Olympia Morata.*(Suite et fin.)*

Olympia Morata, après s'être consacrée au Seigneur, se sentit une nouvelle force pour lutter contre les difficultés de sa nouvelle position, et s'acquitter fidèlement de ses devoirs. Le fardeau, que la mort de son père venait de lui léguer, n'était pas facile à porter : une mère valétudinaire, trois sœurs, un frère encore enfant réclamaient ses soins et sa sollicitude, qu'un état voisin de la pauvreté ne contribuait pas peu à augmenter. Elle comprit ses devoirs, dit M. Bonnet, et sut les remplir avec une pieuse fidélité. On vit cette jeune fille, naguère élevée dans une cour, la favorite des Muses, toute parée des souvenirs de l'antiquité, se consacrer humblement aux détails de l'administration domestique, et à l'éducation de ses sœurs qu'elle instruisait dans les saintes lettres.

Chargée d'une tâche difficile, rejetée de tous, en butte à la haine d'une multitude de courtisans, qui à force de calomnies et d'intrigues, avaient amené sa disgrâce, elle ne pouvait attendre que de Dieu seul la force et les consolations dont elle avait besoin ; et se détachant de ce monde dont elle voyait la vanité et le néant elle s'élevait par la foi vers son Sauveur, aspirant au bonheur sans mélange, qu'il a acquis à ses rachetés. " Je n'avais plus aucun goût, dit-elle, pour les biens passagers et périssables, dont l'attrait m'avait longtemps séduite. Je soupirais après les tabernacles éternels, où l'âme fidèle aime mieux passer un seul jour, que mille ans dans les palais de la terre. "

Olympia fut bientôt remarquée par un jeune Allemand, nommé André Grunthler, qui était venu terminer ses études de médecine à Ferrare. Il entendit souvent prononcer le nom de cette jeune fille et éprouva pour elle une secrète admiration, qui se transforma bientôt en un sentiment plus profond et plus tendre. " Il souffrit pour elle de ce déchainement d'injures et d'ingratitude publiques qui venaient s'ajouter à son deuil. Ses sympathies jusqu'alors contenues, trouvèrent des accents aussi respectueux que délicats. Olympia ne put rester insensible aux témoignages d'un amour qui revêtait la forme du dévouement le plus humble et le plus absolu. Elle aima cet étranger qui osait s'exposer pour elle aux haines de la cour, et affronter jusqu'aux ressentiments du duc lui-même. La passion de Grunthler grandissait chaque jour. Il demanda la main de Porpheline ; elle lui fut accordée. "

" Leurs noces, célébrées probablement dans les derniers mois de l'année 1550, n'eurent pour témoins que quelques amis de Peregrino Morato, demeurés fidèles à sa famille dans le malheur. Elles s'accomplirent avec une simplicité touchante qui rappela les mœurs graves de l'Allemagne, sous les splendeurs du ciel d'Italie. "

Mais une séparation, rendu nécessaire par les persécutions auxquelles les chrétiens évangéliques étaient exposés, vint troubler les joies de cette union : Grunthler se rendit en Allemagne et se mit à chercher une place de professeur. Mais les écoles étaient désertes ; les appréhensions d'une guerre prochaine absorbaient uniquement tous les esprits, et ses efforts furent inutiles. Cependant ne pouvant songer à se fixer à Ferrare, Grunthler peu de temps après son retour auprès de son épouse, dut partir avec elle et porter ses pas vers le pays de sa naissance.

" Ils quittèrent Ferrare aux premiers jours du printemps, et, remontant le cours de l'Adige, ils traversèrent la ville

de Trente toute émue des discussions du concile, et s'engagèrent dans les magnifiques vallées du Tyrol. La beauté de la saison, la splendeur des scènes, qui se déroulaient à chaque pas sous les yeux des voyageurs, firent sans doute diversion aux tristes pensées qui les assiégeaient sur la route de l'exil. Si le cœur d'Olympia éprouva quelque faiblesse, elle fut bientôt réprimée par les mâles conseils du devoir et par les inspirations du dévouement conjugal : " Le Seigneur m'a unie à un époux qui m'est plus cher que la vie. Je le suivrais d'un pas assuré dans les solitudes des inhospitalières du Caucase, ou dans les régions glaciales de l'Occident, comme à travers les défilés des Alpes. " Partout où il lui plaira de se diriger, je le suivrai d'un cœur joyeux. La patrie de l'homme fort est partout sous le ciel. "

Après un séjour de quelques mois auprès d'amis fidèles à Augsbourg et à Wurtzbourg, Grunthler se fixa à Schweinfurt, sa ville natale, où il avait été appelé en qualité de médecin des troupes espagnoles, que l'empereur y avait placées.

Ici commence une phase nouvelle dans la destinée d'Olympia Morata, celle du sacrifice. L'isolement et l'obscurité, tel devait être désormais le lot de sa vie. Tout devait concourir à rendre plus tristes les impressions de son établissement à Schweinfurt, ce ciel pâle du nord, ce climat glacé, cette langue à-demi barbare dont elle ne parvint jamais à comprendre les sons. Et cependant son cœur n'en fut pas abattu.

Mais cela n'était rien en comparaison des épreuves qui l'attendaient dans la ville de son mari. Schweinfurt fut assiégée au mois d'avril 1553 et pendant quatorze mois les murs de la ville furent incessamment battus par une puissante artillerie. Les maisons elles-mêmes n'offrirent plus un abri. Olympia, Emilio son frère et Grunthler qui relevait d'une grave maladie, passèrent plusieurs semaines cachés au fond d'une cave obscure.

Ils purent, grâce aux soins d'une bienfaisante providence, s'échapper de la ville assiégée, où des milliers périrent au sein des flammes et sous les décombres, et ils se réfugièrent auprès des illustres seigneurs de la maison d'Erpach.

Le Comte Eberard sut apprécier les talents de Grunthler et le fit nommer professeur à l'université d'Heidelberg. C'est dans cette ville qu'ils se fixèrent.

À Heidelberg ils trouvèrent la paix et le repos dans leur nouvelle position ; les pensées d'Olympia se portèrent davantage encore vers les sujets sérieux. " la Bible était l'objet de ses méditations continuelles. Elle y puisait ces mâles pensées qui fortifient le cœur, ces consolations saintes qui détachent de la terre, ces espérances éternelles qui entrouvrent aux regards de l'exilé une autre patrie. Elle s'y pénétrait surtout de ces images qui expriment si bien la vanité de l'homme et la brièveté de ses jours. Elle trouvait, dans les fréquentes élévations de son âme à Dieu, la force de remplir les devoirs dont l'accomplissement devait coûter le plus à ses goûts. Elle était ordinairement calme et sereine, avec un sourire plein de mélancolie. "

Olympia ne pouvait guère espérer de vivre longtemps. Elle avait contracté un mal sous un ciel étranger qui s'était développé avec une nouvelle énergie, durant les agitations et les épreuves dont sa vie avait été remplie. Ne se faisant pas illusion sur son état, elle pensait sérieusement à la mort et portait ses regards vers celui qui est le chemin, la vérité

et la vie, elle se préparait pour ce délogement prochain, qui eut lieu au mois de novembre 1555.

Le récit de ses derniers moments nous a été conservé par son mari, qui ne put lui survivre que quelques semaines. « Peu d'heures avant sa fin, elle se réveilla d'un court sommeil, et sourit d'un air mystérieux, comme ravie par je ne sais quelle ineffable pensée. Je m'approchai d'elle, et je lui demandai la cause de ce sourire si plein de douceur :—Je voyais, dit-elle, en rêve un lieu éclairé de la plus brillante et de la plus pure lumière.—Son extrême faiblesse ne lui permit pas d'en dire davantage.—Courage, ô ma bien-aimée lui répondis-je, tu vivras bientôt dans le sein de cette lumière si pure.—Elle sourit de nouveau, et de la tête fit un léger signe d'assentiment. Un peu après elle dit.—Je suis heureuse, entièrement heureuse ;—et elle cessa de parler jusqu'au moment où sa vie commença de s'obscurcir. —Je ne vous vois presque plus, dit-elle alors, ô mes bien-aimés, mais les lieux qui m'environnent me semblent parés des plus belles fleurs.—Ce furent ses dernières paroles. Un instant après elle parut comme ensevelie dans un paisible sommeil, et elle exhala le dernier soupir. Elle avait souvent répété, durant ses derniers jours, qu'elle ne désirait rien tant que de mourir pour être avec Christ. Elle ne cessait pas de repasser, dans les intervalles de repos que lui laissait la violence de la maladie, les bienfaits de son Sauveur. »

La peste continuait ses ravages à Heidelberg. Grunthler portait partout ses soins avec l'ardeur d'une âme qui n'attend plus rien de la vie, et il succomba le 22me jour du mois de décembre, en murmurant les versets d'une complainte qu'il avait composée sur la mort de sa femme.

Voilà en résumé, le récit de la vie d'Olympia Morata telle que M. Bonnet nous l'a tracée dans le livre intéressant qu'il a consacré à sa mémoire. Nous recommandons cet ouvrage à ceux qui peuvent se le procurer, avec la conviction qu'ils le liront avec intérêt et, s'ils le veulent, avec profit.

LE SALUT GRATUIT OU POINT DE PAIX.—J'ai eu le plaisir de faire la connaissance d'un pauvre ermite converti depuis quelques années à l'Évangile. « C'est sur sur le flanc ouest de la montagne, dans les bois, que demeure cet homme. » Jadis il passait pour un saint. Dès son enfance, il avait été voué à la prêtrise ; il avait même fait quelques études pour cela. Plus tard, y ayant renoncé, il se mit à travailler ses terres. Quelques temps après, le sentiment de ses péchés vint bouleverser sa conscience ; alors il voulut faire son salut, et pour cela il redoubla de zèle. Il accomplissait toutes les cérémonies papistiques avec une irréprochable exactitude ; il allait plus loin, il faisait des œuvres pies : il amassait des pierres pour bâtir une église ; mais tout cela ne lui donnait pas la paix. Alors il résolut de se faire ermite, et de donner tout son bien aux pauvres pour gagner le ciel. A cet effet, il se mit à ramasser des pierres, et à construire dans ses propriétés des maisons pour les pauvres. J'en ai vu dix qu'il a bâties de ses propres mains ; et après les avoir données, par contrat en bonne forme, à dix familles pauvres, il se mit à vivre en ermite dans le bois, sur le bord duquel il s'était bâti une misérable hutte. C'est là, au milieu de sa solitude et vivant de racines, que la grâce du Seigneur vint trouver ce pauvre pêcheur. Un de ses voisins, converti à Lyon, revint dans l'endroit, et lui parla de Christ et de sa grâce. Tout cela était nouveau pour le pauvre ermite, bien qu'il eût le Nouveau Testament depuis sa jeunesse. Cependant son cœur, fatigué des cérémonies de Rome, qui ne lui donnaient pas l'assurance de sa réconciliation avec Dieu, accepta ce salut gratuit que Jésus nous a ac-

quis au prix de son sang, et que l'Évangile proclame d'un bout à l'autre. Dès ce moment, il quitta la messe et par conséquent fut persécuté et l'est encore. Il vit tout seul dans sa misérable maison, qui ressemble plutôt à une étable qu'à l'habitation d'un homme. Malgré son extrême pauvreté, il ne se plaint pas.—(Extrait d'une lettre à un Journal de France.)

PRÊTRES ET MINISTRES FRANÇAIS A LONDRES.—Nous lisons ce qui suit dans le journal intitulé *Le Catholique apostolique et non romain*, publié en France par M. C. Cambon :

« Vous savez que le clergé catholique français a cru devoir envoyer à Londres deux ou trois de ses plus illustres membres, avec la mission manifeste de mettre en relief les doctrines catholiques romaines. Nous n'avons rien à blâmer dans cette détermination. Quiconque croit posséder la vérité, a le droit de l'offrir, de l'offrir en tout lieu et à tous les hommes qui lui paraissent ne pas la connaître. Il serait bien heureux pour l'église romaine, qu'elle n'eût jamais employé que de pareils moyens de propagation et de défense. Mais tandis qu'elle va discuter à Londres le protestantisme, elle interdit la discussion du papisme à Rome, à Madrid et partout où elle dirige le pouvoir temporel. Elle l'interdit sous peine du bannissement, de la prison, et, en plusieurs lieux, de l'échafaud !

Le protestantisme, grâce à Dieu, agit tout autrement. Sur la vérité de ses principes, il accepte partout et toujours la discussion qui lui est offerte. Un nouvel exemple de cette double vérité vient d'être révélé par les journaux. MM. les pasteurs Roussel et Puaux s'étant trouvés à Londres, ont offert à MM. de Ravignan et Wisemann, une discussion publique, et ces messieurs n'ont pas cru devoir l'accepter. On lit dans les lettres de M. Puaux que nous trouvons dans le *Journal des Faits*, les passages ci-après :

Je vous propose des conférences publiques dans lesquelles je soutiendrai les thèses suivantes. 1°. L'Église romaine n'a ni unité ni autorité ; 2°. elle est l'ennemie acharnée de Christ et de sa parole ; 3°. la Bible est le code pénal de l'Église romaine et la charte de la réforme ; 4°. L'Église romaine est la mère de l'incertitude et de la superstition. »

... Je suis membre de cette église réformée de France que François Ier avec ses bûchers, Charles IX avec son saint Barthélemy et Louis XIV avec ses dragons n'ont pu déraciner du sol français ; elle fera de la France le plus beau et le plus riche pays du monde, le jour où elle y vaincra Voltaire et Loyola.

Puisse le Seigneur vous faire comprendre qu'entre la parole de Dieu et une parole de pape, il n'y a pas à balancer ; c'est là tout ce qui nous divise ; votre maître n'est qu'un homme ; le mien est Dieu. »

PUAUX.

M. Wisemann a répondu. Cette proposition n'est pas convenable soit à cause de sa dignité de cardinal comparée à celle de M. Puaux qui est un simple pasteur, soit parce que celui-ci est étranger à l'Angleterre, et sans mission pour ce fait.—Mais M. Puaux a répliqué et prouvé que cette considération n'était rien moins que déterminante. Qu'en pensez-vous, chers lecteurs ? Cardinaux, prêtres, évêques attaquent sans cesse le protestantisme. Que leur importe le titre grand ou petit aux yeux des hommes, de celui qui vient répondre à leurs provocations ? Quant à M. Roussel, il va chaque matin entendre M. de Ravignan, et le soir, il récite dans sa chapelle, le discours du révérend père. »

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

TENURE SEIGNEURIALE.—Durant la présente session, dit le *Moniteur Canadien*, nous demandions à chaque numéro (on peut y recourir) pourquoi la Chambre avant de s'occuper d'innovations *sans intérêt* immédiat, ne travaillait pas à des réformes d'un besoin urgent.

Cependant, voilà M. Drummond qui pour des motifs que nous voulions supposer honorables, bien qu'il y ait de fortes présomptions contre lui, s'en vient avec un bill à propos de la tenure seigneuriale. Ce bill était loin, bien loin, extrêmement loin de satisfaire les vœux du peuple, cependant il exprimait une certaine nuance de libéralité, un certain désir de réforme. Comparativement c'était un pas assez remarquable dans la voie du progrès . . .

Le procès s'instruit, la discussion s'engage et, durant les premiers jours, M. Drummond semble défendre son bill avec un acharnement presque outré; il semble être mu par un zèle tout à fait subit et extraordinaire pour les intérêts du peuple, et, chose plus extraordinaire encore, si le résultat de l'affaire ne l'expliquait clairement, il est appuyé jusqu'à un certain point par MM. Lafontaine, Cartier, Cauchon et Chabot qui, tous, disent désirer une solution immédiate en faveur du peuple. Et puis il ne faut pas demander avec quelle impatience le peuple, de son côté, suit cette discussion, la seule importante qui se soit élevée durant la session, avec quelle impatience il en attend le dénouement. Mais tout à coup, au fort de la discussion, voilà qu'on reçoit un message du gouverneur indiquant que son Excellence veut proroger le parlement le surlendemain, malgré les prédictions de MM. Cauchon et Taché. Alors M. Chabot déclara tranquillement que, puisqu'il en était ainsi, il était inutile de s'occuper plus longtemps de la tenure seigneuriale. Et M. Drummond, sans se faire prier et sans la moindre protestation, retira ses mesures, prétextant qu'il serait plus expédient de les soumettre au public avant de législater.

Voilà donc à quoi devait aboutir cette grande discussion sur la tenure seigneuriale! comme à l'ordinaire, A RIEN!

RUMEUR D'ÉLECTION.—On dit que les élections générales auront probablement lieu dans le mois d'octobre prochain, tant on se hâte de prendre le peuple par surprise. Nous l'avons déjà dit et nous le répétons, les électeurs devraient se préparer. Que l'on fasse des assemblées publiques que l'on nomme des *délégués*, comme cela a déjà été fait dans plusieurs localités et que les conventions qui sont déjà organisées s'assemblent au plus vite, afin d'être prêtes à tout événement.—*Avenir*.

PROMENADES EN BALLON.—L'art aérostatique fait décidément des progrès sérieux, un milieu des expériences dont le but apparent n'est que d'amuser les Parisiens.

Le 7 août, malgré l'orage qui éclatait sur Paris, et au milieu d'une pluie battante, le ballon *l'Aigle*, conduit par les frères Godard, s'est enlevé, dans l'enceinte de l'Hippodrome, aux acclamations bruyantes du nombreux public accouru à la fête donnée en l'honneur du lord-maire.

La nacelle emportait M. Jacques Arago, qui accompagnait M. Godard pour la seconde fois, M. Simonnet et deux jeunes écuyères de l'Hippodrome, représentant la France et l'Angleterre.

M. Godard, ne voulant pas traverser les nuages à cause de l'électricité, ne s'est élevé qu'à une hauteur de 5 à 600 mètres environ et a opéré sa descente dans le parc de Neuilly. Une voiture qui se trouvait là se chargea des deux écuyères, qui venaient de prendre un véritable bain dans la nacelle.

M. de Malzeteneff, qui a déjà fait, avec M. Godard, le voyage aérien de Paris à Spa, passait en ce moment près du lieu de la descente. M. Godard, apprenant qu'il allait à Asnières, lui proposa de renvoyer sa voiture, et de l'y mener en ballon; en effet, dix minutes après, M. de Malzeteneff descendait de la nacelle près d'Asnières, où l'attendait sa voiture, qui avait suivi le ballon.

Une très gracieuse jeune dame, accompagnée d'un ca-

valier, se rendait également à Asnières; M. Godard leur proposa de prendre place dans la nacelle, et les déposa aussi sur les bords de la Seine, à Asnières.—Voilà donc le ballon faisant fonctions d'omnibus.

NOYADE.—Une procession de plus de 200 moines était sur un pont de bois un peu au Nord-Est de Moscou, en Russie, pour faire un pèlerinage à une image de la Sainte Vierge qui se trouve dans la chapelle d'un village voisin, lorsque ce pont s'écroula subitement, et les précipita dans le fossé rempli d'eau à une profondeur de 45 à 50 pieds. Cent cinquante-huit d'entre eux ont péri, et quarante-neuf autres ont été blessés plus ou moins grièvement.

MENDIANTS A NEW-YORK.—On dit qu'une société s'est organisée à New-York dans le but de spéculer sur la bonté des personnes charitables. Cette société a un agent à Gênes, qui est chargé de choisir et d'envoyer aux États-Unis des pauvres, capables de faire de bons mendiants. On leur fournit des logements, quand ils sont arrivés à New-York, où ils viennent tous les soirs rendre compte de ce qu'ils ont reçu pendant la journée. Ces imposteurs ramassent quelquefois des sommes considérables. Il est probable que les Américains arrêteront bientôt ce commerce, qui n'est rien de moins que le vol organisé.

ORÉGON.—L'Orégon a des mines d'or très riches, principalement sur les bords de *Rogue's River*; mais les Indiens qui en habitent le voisinage ne permettent à personne d'en approcher. Ils ont déjà massacré plusieurs chercheurs d'or.

CHILI.—L'industrie et la civilisation font beaucoup de progrès.—Grand nombre d'étrangers entreprenants y appliquent avec beaucoup de succès leur activité et leurs talents.

FIN DU MONDE.—Un astronome allemand, à la suite de savants calculs, annonce que la terre doit être détruite par une comète dans vingt-deux millions d'années! !

MARIE STUART.—On écrit de Paris au *Phare de N. Y.*: Un livre important vient de paraître ces jours-ci à l'une de nos premières librairies; je veux parler du nouvel ouvrage de M. Mignet, intitulé *Marie Stuart*. Ce livre sert à compléter les études du savant historien sur le 16^me siècle et se place tout naturellement à côté du beau travail du même auteur: *Antonio Perez* et *Philippe Deux*. Il n'est pas un personnage historique qui ait été plus chanté que Marie Stuart. Il n'est pas de nom qui soit plus populaire que ce nom entouré d'une lugubre auréole, et cependant peu de personnages sont aussi peu connus que la reine de France et d'Écosse. Jusqu'à ce jour Marie Stuart est toujours restée ensevelie dans le demi-jour de la légende. M. Mignet la sort de ce crépuscule et illumine cette intéressante et curieuse figure; aujourd'hui, grâce à ce beau travail, Marie Stuart va être connue. Il était temps."

REVENUS DU CLERGÉ CATHOLIQUE EN SUISSE.—La Suisse catholique a 2,500 prêtres et 1,500 religieuses, ainsi, en tout, 4,000 personnes ayant fait des vœux. Dans les cantons catholiques il y a donc un ecclésiastique pour 250 âmes. Si l'on y ajoute environ 1,000 nonnes qui sont dispersées dans différents couvents, on aura pour 180 âmes une personne ayant fait des vœux.

Voici l'état de leur fortune et de leurs revenus:—

Biens des couvents,	fr. 28,650,000
Fondations,	5,600,000
Biens curiaux,	21,750,000

Cette somme énorme équivaut au 3^e cinquièmes de la fortune de la Confédération Suisse, y compris la fortune des cantons, et dépasse de beaucoup celle des cantons catholiques. En admettant un intérêt à 4 0/0 seulement, ils ont un revenu de plus de deux millions de francs de Suisse ou environ trois millions de francs de France par année.